

Trois mois de guerre en Algérie



A l'automne 1955, au lendemain de notre sortie des EOR de Saumur où nous nous étions liés d'amitié, nous avons été affectés, mon camarade Bertrand D'USSEL et moi, comme sous-lieutenants au 3^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique comme notre ami et condisciple Jacques CHIRAC. Nous avons tous deux suivi le même cursus : trois années à Sciences Po, puis une admission fin 1954 au concours d'entrée de l'ENA, qui demandait que nous soyons libérés de nos obligations militaires avant d'intégrer l'Ecole, ce qui m'avait d'ailleurs conduit à devancer

l'appel sous les drapeaux de quelques mois

Notre unité était cantonnée dans des conditions confortables en Bavière, à Weingarten, à une trentaine de kilomètres au Nord du lac de Constance et de la ville de Lindau.

Elle faisait partie de la 7^{ème} DMR (Division Mécanique Rapide), dernière née des concepts de l'Etat-major, et elle en constituait la force de « reconnaissance », intégralement équipée de blindés légers sur roues tout terrain, les EBR (engins blindés de reconnaissance) Panhard. La reconnaissance impliquait que le 3^{ème} RCA soit au contact rapproché de l'ennemi, en avant-garde en cas d'offensive, et en serre-file, pudiquement baptisé « jalonnement », en cas de repli défensif. Cette seconde hypothèse était la plus plausible en cas d'attaque surprise de l'Ouest par les forces du pacte de Varsovie : nous étions proches du rideau de fer et de l'Autriche. D'où les caractéristiques tactiques de l'unité : vitesse et mobilité, plutôt que blindage et puissance de feu.

Le régiment était commandé, depuis le début de l'année 1956 par un Polytechnicien, de taille très petite mais d'intelligence très aigüe, qui passait pour un des penseurs de l'Etat-major, le colonel ARGOUD.

Je commandais le 2^{ème} peloton du 3^{ème} escadron, soit 25 hommes environ montés sur 5 EBR et autant de jeeps armées, plus un Dodge pour le matériel. J'étais secondé par un sous-officier expérimenté ayant, comme la plupart des professionnels du régiment, combattu en Indochine quelques années plus tôt, le maréchal des logis-chef BLAISON. Pour le reste, la quasi-totalité des gradés et des simples Chasseurs appartenaient, comme moi, au contingent ; pour peu de temps encore, la durée du service militaire n'était « que » de 18 mois.

Nous suivions bien entendu de près les événements d'Afrique du Nord : apaisement en Tunisie puis, en 1956, au Maroc, mais dégradation constante de la situation en Algérie, marquée notamment par des massacres de civils français dans le Nord Constantinois en août 1955 et le premier « rappel » du contingent (nous étions encore EOR à Saumur), puis une perte progressive de contrôle du terrain dans le bled au fur et à mesure que le FLN se renforçait et s'organisait.

Tout s'accéléra très vite au début 1956 : en janvier les élections législatives, le succès du Front Républicain et la formation du gouvernement Guy MOLLET, la nomination à Alger de Robert LACOSTE, homme de gauche en principe, en mars le vote des « pouvoirs spéciaux » conférés au gouvernement pour traiter le problème algérien. Devant l'aggravation de la situation sur le terrain, la décision fut prise de rappeler de nouvelles classes de réservistes et d'envoyer le contingent en Algérie : en quelques mois, une bonne partie de l'armée française allait franchir la Méditerranée...

En janvier, j'avais déjà eu avec quelques autres la mission de convoier des réservistes rappelés en train jusqu'à Marseille où ils s'embarquaient pour l'Algérie. Autant que je m'en souviens, le

voyage s'était déroulé sans incident majeur, malgré les inscriptions et les manifs du Parti Communiste contre la « sale guerre », mais nous avons poussé un ouf de soulagement en quittant nos ouailles, parmi lesquels nombre de sympathiques métallos de Billancourt, au Camp Sainte-Marthe à Marseille.

En mars, c'était notre tour. Adieu Weingarten, les week-ends de ski, et le jalonnement devant une attaque du « parti rouge ». Sans savoir que la guerre d'Algérie – pardon, à l'époque on disait « les évènements » - durerait 6 ans encore, nous sentions bien que le 3^{ème} RCA ne reviendrait pas de sitôt prendre sa place dans le dispositif de l'OTAN...

Et voilà comment, au matin du 1^{er} avril 1956, jour de Pâques, nous découvrîmes, Bertrand et moi, Alger la blanche du bastingage de notre bateau qui entrait dans le port, expérience qu'allaient faire en quelques mois des dizaines de milliers de petits métropolitains du contingent.

Le débarquement se fit dans une certaine désorganisation. Les unités arrivaient de France jour après jour. En attendant le débarquement de notre matériel, on nous mit en cantonnement sur un terrain situé à Hussein-Dey, juste en face de l'hippodrome du Caroubier. En ce jour de fête, nous pouvions observer la foule insouciant des Algérois venus jouer aux courses.

Dès que nous eûmes récupéré jeeps et EBR, on mit le cap sur ce qui devait être notre cantonnement permanent : un grand domaine agricole situé dans la Mitidja à quelques kilomètres de l'Arba. Là encore, il fallut improviser. Un grand hangar agricole en tôle ouvert aux quatre vents échut à mon peloton et nous y construisîmes, pour assurer un minimum d'isolement et de protection contre le vent, des sortes de zéribas en roseaux où nous installâmes nos lits de camp. Il faisait beau, mais pas encore trop chaud. Je n'ai pas souvenir que le moindre contact ait eu lieu à notre niveau avec les propriétaires de ce grand domaine, ni son personnel...

La zone de la Mitidja où nous nous trouvions n'était pas particulièrement dangereuse, mais on y signalait le passage de fellaghas la nuit dans les villages. Le cantonnement était donc sévèrement gardé et, histoire de nous habituer à notre nouvel environnement, on nous fit faire quelques patrouilles de nuit et même un ratissage de village, sans aucun résultat bien entendu. Nous commençons à découvrir ce qui allait être l'ambiance des mois suivants : un « ennemi » invisible, insaisissable, derrière lequel nous allions courir avec des moyens inadaptés car prévus pour une autre guerre contre des divisions russes bien visibles. L'adaptation à ce nouveau combat viendrait plus tard et, pour mon régiment, après l'intermède avorté de l'expédition de Suez à l'automne de la même année 1956, qui le ramena pendant quelques semaines aux préparatifs d'une guerre « classique », avec toutefois des EBR repeints en couleur sable et plus en kaki !

De notre base de l'Arba, nous participâmes dans l'Atlas blidéen à la première de ces vastes opérations de bouclage-ratissage qui allaient être désormais notre lot habituel. Le 3^{ème} RCA faisait partie des « réserves générales », ce qui signifiait qu'il n'avait pas la responsabilité d'une zone territoriale comme la plupart des unités, mais qu'il contribuait, compte tenu de sa mobilité, au bouclage rapide des zones où l'on supposait la présence de bandes de fellaghas, et qui étaient ensuite ratissées par les paras et la Légion. C'est pourquoi nous allions en l'espace de quelques semaines intervenir dans l'Algérois, la Kabylie et le Constantinois, au gré des opérations décidées par l'Etat-major.

Ces opérations se révélèrent vite fort ennuyeuses pour nous : il fallait très rapidement boucler ,en général au petit matin, sur route ou sur de mauvaises pistes, une partie du périmètre choisi, installer une surveillance attentive, puis attendre de longues heures sous la chaleur, en regardant tourner hélicos et avions d'observation, le déroulement du ratissage...en général infructueux, car le montage de ce dispositif lourd prenait du temps et les fellaghas, qui

connaissaient parfaitement le terrain, trouvaient moyen de se glisser hors de la nasse avant qu'il ne soit trop tard.

Ce séjour d'acclimatation ne fut pas très long et je n'ai guère de souvenir de visite de redécouverte d'Alger, où j'avais vécu enfant de 1941 à 1945, sinon un fait très précis : la direction de ma Jeep, qui venait de m'amener en mission de l'Arba à Alger, à vive allure car on ne traînait pas sur les routes, cassant net un instant plus tard dans un virage à faible allure sur le boulevard du Telemly : un coup de baraka...Et une escapade un jour, gentiment invités en groupe par M. Simian à venir nous baigner à sa villa du Club des Pins...sous l'œil circonspect et distant des résidents du Club. Il était décidément écrit que ce séjour ne serait pas celui du contact avec les pieds-noirs. Ce fut mon seul bain de tout ce séjour algérien.

Avant fin avril, branle-bas de combat : le régiment partait pour un temps indéterminé dans le Constantinois. Première destination ; M'Sila, au sud des Monts du Hodna, via Palestro, Bouira et Bordj-bou-Arréridj. Découverte visuelle d'une autre Algérie : les vieux bourgs de colonisation de l'intérieur, les plaines, les groupes de mechtas avec leurs haies de figuiers de barbarie, le djebel pelé et omniprésent, et puis le premier signe frappant de la guerre : les poteaux télégraphiques systématiquement sciés entre Bordj et M'Sila, et raboutés tant bien que mal à la Dubout.

M'Sila, c'est déjà le sud avec ses horizons immenses et le chott du Hodna qui miroite dans la lumière. Nous étions cantonnés un peu au nord, sur la route de Bordj, à côté du barrage édifié pour l'irrigation sur l'oued Ksob, dans les baraques abandonnées érigées lors de la construction du barrage. Un coin un peu « malsain », juste au pied du massif du Hodna que l'on disait grouiller de fellaghas. Très haut dans la montagne, on apercevait la Kalaa des Beni Hammâd, haut lieu de l'Algérie des temps anciens. Nous ne nous y sommes pas hasardés.

Quelques jours d'attente coupés par une brève excursion du dimanche à Bou-Saada, à 70 kilomètres au Sud. Dernière journée avec mon ami Bertrand dont le cantonnement au Ksob m'avait déjà séparé (son escadron était cantonné à M'Sila). Entr'acte paisible, tout marqué j'imagine de réminiscences littéraires pour le fervent lecteur d'André Gide qu'il était, entr'acte dont on ne sait pas que c'est le dernier.

Mai approchait et le bruit courait que cet anniversaire de la rébellion et de la répression de 1945 allait être l'occasion d'une Saint-Barthélémy des Européens à Sétif, au cœur d'une région particulièrement difficile en termes de sécurité. Moins d'un an auparavant, il y avait eu, plus au Nord, de terribles massacres dans la région de Philippeville. Pour rassurer la population européenne et montrer la force, le commandement décida d'envoyer une partie du régiment séjourner pour quelque temps à Sétif.

Arrivée volontairement spectaculaire dans cette petite ville, où nous défilons lentement, canons décapuchonnés, bandes de mitrailleuse ostensiblement engagées... et nous nous retrouvons cantonnés dans la principale caserne de la ville. Il ne se passa heureusement rien à l'anniversaire de mai, mais la tension dans toute la région était sensible. Chaque village, chaque école isolée, chaque ferme s'était fortifié et, mise à part la grand'route Alger-Constantine, on ne circulait qu'en convoi ou à ses risques et périls.

Sétif manquait vraiment de charme et, à part la possibilité d'y acheter des journaux, y compris le plus que jamais mal pensant Express, le seul but de promenade était le mess des officiers. Il nous était conseillé de ne pas sortir en ville sans emmener discrètement une arme individuelle, et je trouvais mal commode de caser dans une poche de ma tenue de combat le gros Colt 45 de papa, que celui-ci m'avait confié avant mon départ pour l'Algérie.

Nous fîmes quelques opérations pour nous montrer dans le bled avoisinant, toujours sans voir le moindre fellagha et découvrant tout au plus quelque vieille carabine hors d'âge cachée dans un

grenier à foin d'une mechta. Sur le plan militaire général, la situation ne s'améliorait pas, loin de là : massacre de la population par le FLN à Melouza, non loin du secteur Bordj-M'Sila que nous venions de quitter, embuscade meurtrière tendue à une unité dans les gorges de Palestro que nous avons traversées quelques jours plus tôt...

Je ne me rappelle pas de façon précise comment nous parvînt un jour la nouvelle qu'une patrouille de notre Régiment venait de tomber dans une embuscade dans le djebel au Nord de M'Sila : il y avait quatre tués dont le capitaine DE ROQUEFEUIL, le sous-lieutenant Bertrand D'USSEL et deux Chasseurs. Le seul ayant survécu à l'attaque surprise des deux Jeeps par une bande bien armée était un des conducteurs qui avait fait le mort. Je me souviens être allé dans l'après midi récupérer le corps de mon camarade ramené par hélicoptère, et l'avoir déposé à la morgue provisoire installée en hâte dans un local frais. Il portait sa combinaison de combat kakie ensanglantée et traversée en diagonale par la rafale qui l'avait abattu sans lui laisser la moindre chance de s'en sortir. Dans sa poche, quand on en fit l'inventaire, il avait encore une orange fraîche qu'il avait emportée pour la soif ...

Il y eut ensuite ce que les circonstances imposaient : la Légion d'honneur décernée à titre posthume, les honneurs militaires, une messe dans l'église de Sétif, puis le rapatriement des corps. Je me sentais seul.

Jean RACINE, directeur des stages de l'ENA, dont nous relevions moralement comme futurs élèves, et que je devais retrouver beaucoup plus tard au Cabinet de Michel DEBRE, débarqua à Sétif, venu s'informer des circonstances de la mort de Bertrand et voir comment l'autre futur énarque du régiment, tenait le coup...

Mais nous ne nous attardâmes pas à Sétif. Le temps était venu de reprendre par étapes la route de l'Algérois, étapes jalonnées par de nouvelles opérations de bouclage dans la région de Bordj puis, après une pause à Maillot dans la vallée de la Soummam où il commençait à faire sérieusement chaud, en Kabylie, quelque part entre Tizi-Ouzou et la côte.

Il y avait, comme en témoignent quelques rares photos de l'époque, des moments sympathiques autour de la popote de l'escadron où on avait souvent quelque événement –promotion, arrivée ou départ- à fêter autour d'un pot. Les quatre pelotons étaient commandés par le lieutenant DE PREMORREL, seul officier de carrière de l'escadron avec le capitaine DESSE, l'aspirant GUYOT issu de Saumur comme moi qui nous avait rejoints peu avant le départ en Algérie, le « chef » (maréchal des logis chef) FERRAND, et votre serviteur. FERRAND était un athlète ouvert et sympathique de 35 ans environ qui en avait vu d'autres en Indochine où il s'était distingué, excellent camarade, et qui jouissait d'une autorité morale auprès de tous : il exerçait avec facilité toutes les tâches diverses qu'impliquait quotidiennement le commandement d'un peloton de 25 bons hommes en campagne, et le jeune sous-lieutenant que j'étais lui enviait son aisance tranquille, fruit de l'expérience...

Retour pour quelques jours de repos à l'Arba où le cantonnement s'était amélioré : les chefs de peloton jouissaient désormais d'une villa ce qui, notamment côté fraîcheur et hydrothérapie, était bien appréciable. Nous troquions de temps à autre la tenue de combat portée depuis plusieurs semaines pour l'uniforme de sortie. Très peu d'images de ces jours de pause, sinon le vague souvenir d'avoir été faire provision de lectures dans une librairie du centre d'Alger en prévision des longues attentes à venir. Les citadins de la capitale de l'Algérie nous donnaient le sentiment d'être sur une autre planète que nous. Mais dans quelques mois allait commencer, avec les attentats aveugles commis en pleine ville, ce qui deviendrait la « bataille d'Alger ».

Vers le 20 juin, préparatifs pour un nouveau départ, cette fois vers le sud Constantinois. Passage en grande vigilance dans les gorges de Palestro où avait eu lieu quelques semaines avant le dur accrochage évoqué plus haut, de nouveau la Soummam, les Bibans et les gorges de Fer, retraversée de Sétif puis notre longue colonne obliquait vers le Sud jusqu'à Canrobert.

Là cantonnement en attendant la grande opération montée par l'état-major. Il s'agissait cette fois de boucler le coin nord-est du massif des Aurès, dans la zone comprise entre Khenchela et Bou Hamama où la présence d'une « katiba » du FLN avait été signalée. Le lendemain nous nous retrouvions donc en bouclage dans le djebel des Ouled Yacoub au dessus de Khenchela. Grand déploiement de moyens ... mais une fois de plus en vain : la katiba annoncée s'était évaporée. Mais où ? se demandèrent alors de bons esprits car le renseignement semblait sérieux. Et pourquoi pas dans la vaste sebkra du Tarf, juste au nord de la zone bouclée, vaste étendue plane parsemée de pauvres mechtas ? Cela valait le coup d'aller y jeter un œil.

Le lendemain matin 24 juin, en la fête de Saint-Jean, le 3^{ème} escadron du 3^{ème} RCA entreprit de ratisser la sebkra, facile d'accès aux véhicules motorisés. Il s'agissait d'encercler les petits groupes de mechtas avec les blindés puis de les passer au peigne fin, à pied bien entendu. La population –ce qui eut dû nous alerter- avait disparu, les poulets erraient entre les mechtas et la tentation était grande pour quelques chasseurs d'en attraper afin d'améliorer l'ordinaire.

Notre mission de fouille avait commencé depuis un moment sans résultat apparent quand, mon Colt calibre 11,43 à la main, je voulus rentrer dans la cour d'une mehta pour la fouiller. Une détonation qui me parût énorme –pendant des années j'ai sursauté à tout raté de moteur – et je me retrouvai à terre, heureusement à l'extérieur du muret d'enceinte en terre. Un fellagha retranché dans un trou individuel à l'entrée de la mehta venait de m'atteindre d'un coup de carabine (une Statti 6 mm, pas à répétition heureusement !) me traversant le poignet droit et l'abdomen de part en part. J'avais lâché mon Colt dans la cour où il rampa pour le récupérer et avec lequel il se défendit courageusement.

CASTEL, mon fidèle conducteur de Jeep, de son état horticulteur à Ollioules, parvint, en profitant du muret, à me tirer à l'écart tandis que le combat s'engageait un peu partout. J'avais en effet eu le privilège de tomber le premier sur un fellagha, mais toute la katiba –une petite centaine d'hommes - était cachée là, disséminée dans les villages de la sebkra. Elle se défendit avec acharnement, faisant plusieurs blessés dans mon peloton, mais, dans ce terrain découvert et avec la puissance de feu des blindés, le combat était inégal. Je ne crois pas qu'il y eut ce jour là beaucoup de survivants.

Je ne souffrais pas, j'étais fortement choqué et encore assourdi par le coup de feu, mais conscient d'être sérieusement touché au ventre (je n'avais donc pas le droit de boire) et lucide sur l'importance du facteur temps pour avoir une chance de m'en tirer. Mais j'étais jugé intransportable par terre, personne n'osait me bouger, et il fallut attendre plusieurs heures l'hélicoptère. Je n'avais que deux choses à faire : prier, et m'accrocher en essayant de rester conscient jusqu'à ce que je sois dans des mains sûres.

L'hélicoptère finit par arriver après une attente dans la chaleur qui me sembla interminable. On m'installa à l'extérieur sur un des brancards latéraux. Arrivée rapide à l'antenne chirurgicale de Khenchela. Mon dernier souvenir : ma civière posée à terre dans une pièce fraîche, et quelqu'un en train de découper rapidement ma tenue de combat avec de grands ciseaux. J'avais enfin le droit de perdre connaissance...

La suite immédiate m'a été bien sûr racontée : la chance providentielle que l'antenne de Khenchela soit confiée à un interne de médecine rappelé, le Dr LEFEVRE, en provenance directe d'un service de chirurgie abdominale à l'Hôpital Saint-Antoine à Paris. Sa décision de m'opérer séance tenante sur place avec les moyens du bord plutôt que de m'expédier à l'hôpital militaire de Constantine (où je ne serais pas arrivé vivant compte tenu d'une importante hémorragie interne), la collecte de sang auprès de mes camarades du 3^{ème} Chasseurs, plusieurs heures d'opération dans des conditions critiques (on me donna l'extrême onction pendant l'intervention), le sang-froid et la qualité « technique » du chirurgien qui me sauve la vie et dont le travail fera l'admiration des responsables du Service de Santé des Armées...

Mon père, prévenu de ma blessure et de la gravité de mon état à Saint-Germain en Laye, où il commandait un Groupement Blindé, sauta dans le premier avion, la hiérarchie militaire demanda la Légion d'honneur à titre pré-posthume...

Je me réveillai le lendemain ou le surlendemain dans une grande salle que je revois encore, en état de faiblesse (mais à 21 ans on récupère très vite) avec la jubilation prudente – il fallait attendre 4 jours pour savoir s'il n'y avait pas de complications – que donne le sentiment d'en avoir réchappé belle avec la grâce de Dieu ! Peu de souvenirs des nombreuses visites reçues pendant ces quelques jours, sinon celui de la présence de papa, qui me décore dans mon lit, et la reconnaissance que je voue au Dr LEFEVRE qui m'a sauvé la vie, et que je reverrai plus tard à Paris.

Dés les premiers jours d'août, mon état s'améliorant, je fus évacué sur la France : en avion léger Broussard jusqu'à Telergma, l'aérodrome de Constantine, puis en cargo sanitaire Noratlas jusqu'à Villacoublay. Je me retrouvai au Val-de-Grâce.

Ma campagne d'Algérie s'achevait après moins de cent jours. Un autre chapitre s'ouvrait où un médecin colonel, sûrement bien intentionné mais mauvais chirurgien, lui, parviendra presque à me tuer. Mais ceci est une autre histoire...

Philippe ROUVILLOIS
Mai 2011